Procession funèbre à Schoucha : Un balafré. — Dessin de B. Vereschaguine.

« Attendez un moment, poursuivit Hossein d'une voix éteinte: c'est aujourd'hui vendredi (le jour de sabbat des mahométans), c'est le dixième jour du mois de möharem, et c'est l'heure de la prière; laissez-moi vivre encore quelques instants pour prier. »

Après ces paroles, il se prosterna; les assassins profitèrent de ce moment, et séparèrent sa tête de son corps.

On emmena ensuite toute sa famille en captivité, et on porta sa tête sur une pique à travers les villes. Mais en tout lieu cette tête opérait des miracles.

Une nuit où on l'avait déposée dans un temple, un soldat qui était en sentinelle eut la curiosité de regarder par une fente de l'une des portes: il vit un vieillard d'une immense stature, avec une longue barbe blanche, s'avancer vers la tête, la prendre dans ses mains, et l'embrasser en pleurant; après le vieillard il en vint un autre; après eux des guerriers, des femmes, des enfants. Le soldat, dans la crainte que cette procession n'emportât la tête, ouvrit la porte; mais au même instant il reçut sur la joue un vigoureux soufflet, et une voix lui dit: « Les prophètes, les ancêtres et la famille du mort sont venus faire à sa tête une visite du matin, pourquoi viens-tu troubler leur douleur? » Le soufflet imprima une marque noire sur la joue du soldat. Quand le jour fut venu, il montra cette marque à l'officier, en racontant ce qu'il avait vu.

Tels sont les événements qui sont arrivés dans la soixante et unième année de l'hégire[1] et qui sont célébrés par tous les musulmans schytes ou schiites pendant les dix premiers jours du mois de möharem.

Fête funèbre commémorative du martyre de Hussun et de Hossein. — Un drame religieux. — Un acteur persan. — Un auditoire bien ému.

On a vu que pendant toutes les soirées des neuf premiers jours du mois de *Möharem* les Tatars passent leurs soirées à sauter et à crier comme des fous.

Le dixième jour est particulièrement consacré à célébrer la mort de Hossein, qu'à Schoucha on appelle *Goussëim*.

Pendant ces dix jours les musulmans observent un jeûne rigoureux; ils ne mangent rien depuis l'aube du jour jusqu'au crépuscule. Les hommes d'une grande et sincère piété cessent même de se raser le visage et la tête; ils s'abstiennent de fumer, d'aller au bain, et se garderaient bien de tout voyage. Leur temps est occupé, en grande partie, par des conférences pieuses, qu'en bonne prose, chez les Tatars, on peut appeler commérages.

Ceux qui, pendant le jour, ne touchent à aucune nourriture et laissent de côté le narghilé, se dédommagent largement, le soir, de cette privation. Le crépuscule est à peine tombé, qu'ils se mettent à dévorer jusqu'au retour de l'aube.

1. 680 de l'ère chrétienne.

On lit dans les mosquées les pages où sont décrites les souffrances des imams[1], et l'on fait des sermons sur ce sujet. On en compose aussi des *mystères* ou drames que l'on joue pendant les premiers neuf jours; on réserve pour le dixième jour des scènes plus solennelles: une procession et une grande représentation.

En réalité, tous ces jeux scéniques ne sont autre chose dans leur ensemble qu'une seule pièce où sont mis en action les faits que nous avons résumés. Si l'on se conformait à l'usage antique, tout le drame devrait être représenté en entier le dernier jour seulement; mais pour éviter une trop grande et trop longue fatigue aux acteurs et au public lui-même, on a préféré le diviser en autant d'actes que de journées. C'est la mort de Hossein qui est seule en scène au dénouement.

A Schoucha, les parties successives du drame se jouent soit près de la mosquée, dans un caravansérail de commerçants, soit en d'autres endroits où se trouvent des cours entourées d'édifices. On y élève des échafaudages.

La plupart des acteurs sont enrôlés parmi les citadins de bonne volonté. Mais pour remplir les rôles principaux on fait venir même de la Perse, où dominent les schiites, des acteurs célèbres dans ce genre religieux.

Le principal ordonnateur du spectacle prescrit la forme des costumes, plus originaux et fantaisistes qu'historiques. On n'observe dans ces travestissements ni la vérité ni l'unité. Au milieu d'un groupe d'hommes, revêtus de la cotte de mailles, portant le casque en tête, tenant en main le bouclier, je vis apparaître, par exemple, un fonctionnaire russe, en petite tenue de notre époque et coiffé d'un vieux chapeau garni de duvet. On m'a dit que cette figure grotesque était supposée représenter un ambassadeur français, témoin historique des faits qui sont le sujet de ce drame.

Un autre acteur, représentant un calife arabe, était gravement assis: son turban était remplacé par un casque de cavalerie française, orné d'une longue queue de crins de cheval.

Tous les rôles de femme étaient remplis par des hommes enveloppés dans des draps et des châles, montant jusqu'aux yeux, c'est-à-dire à peu près dans l'accoutrement habituel des femmes indigènes.

Chacune des cours où se donne le spectacle est entièrement remplie de monde; aux galeries on n'aperçoit que les voiles des femmes musulmanes.

Les acteurs se rangent et s'asseyent en demi-cercle sur la plate-forme: chacun d'eux tient à la main un petit cahier dans lequel il lit son rôle, généralement d'un ton misérable, en chantonnant. Je me souviens cependant que l'acteur persan qui jouait le rôle de l'assassin du prophète, déclamait avec beaucoup de sentiment, et d'une voix forte et vibrante; aussi tous les spectateurs étaient-ils visiblement électrisés par la vérité et la véhémence de son jeu.

1. *Imam*, sectateur dévoué d'Ali. *Iman*, prêtre attaché à une mosquée.

Balafrés. — Dessin de B. Vereschaguine.

Ces représentations du reste produisent toujours une vive impression sur la foule. De tous côtés on entendait des sanglots ; de tous côtés on voyait les larmes couler sur presque tous les visages ; à l'audition de certaines scènes, par exemple celle où le jeune imam, dernier survivant des parents de Hossein, fait ses adieux à sa mère et à sa famille avant de partir pour le combat, les gémissements et les lamentations deviennent tellement aigus et violents qu'il faut suspendre la représentation. J'ai vu autour de moi des vieillards, aux cheveux blancs, qui sanglotaient comme des enfants. Quant aux femmes, il est inutile de dire qu'elles étaient inondées de larmes, prises de convulsions et en proie à une douleur extrême pendant toute la durée de la pièce.

Je crois cependant qu'on peut avoir quelques doutes sur la sincérité d'une émotion si exagérée, au moins en ce qui touche à la piété et à la foi de la plupart des spectateurs. Une des croyances des schiites est que chaque larme versée lave des montagnes de péchés : ne serait-ce point la cause un peu intéressée de cet attendrissement extraordinaire qui doit être d'abord simulé, mais devenir ensuite réel une fois que les nerfs sont ébranlés et les imaginations insensiblement exaltées ?

Pendant ces neuf jours les Tatars font des processions dans la ville, chantent des hymnes plaintifs, et accompagnent leurs chants en se frappant la poitrine en cadence.

A l'approche du soir, comme je l'ai dit plus haut, ils arrivent des différents points de la ville sur la place publique, et s'y trémoussent avec rage assez tard dans la nuit.

C'est ainsi que les Tatars témoignent leur douleur et le courage dont ils sont prêts à faire preuve pour défendre leur foi et leurs imams. Or, comme les imams ont passé dans l'éternité et qu'il n'y a plus moyen de se dévouer pour les soustraire au trépas, il faut du moins que l'Univers sache comment on les aurait défendus si l'on avait vécu de leur temps !

Pendant plusieurs années le gouvernement avait défendu ces assemblées nocturnes. Souvent l'on avait à y déplorer l'effusion du sang. Chaque ville tatare est divisée en partis dont l'origine se perd dans la nuit des temps ; ils auraient eux-mêmes beaucoup de peine à expliquer clairement d'où vient le malentendu qui les oblige à se haïr. Dans leur ignorance ils font d'étranges confusions entre leur ancienne histoire et les intrigues de l'époque actuelle. Ainsi, à Schoucha, leurs ancêtres furent autrefois en lutte pour deux prétendants au trône de Perse, *Gaïdari* et *Néemet* (la contrée appartenait à la Perse). Il y a des siècles que ces prétendants sont dans la tombe. C'est à peine si l'on a le souvenir de leurs noms. Il n'importe ! De génération en génération et sans plus savoir pourquoi, on ne laisse guère passer une occasion de se battre les uns pour *Gaïdari*, les autres pour *Néemet*, sans but et sans raison, à l'imitation des aïeux. Ces dispositions guerrières sont bien connues de l'administration locale, qui ordinairement fait sortir du lieu de réunion, non sans peine, un des deux partis lorsqu'on annonce l'arrivée de l'autre.

Une collision de ce genre, d'après ce qu'on m'a raconté, ayant eu lieu, l'une des dernières années, dans une ville de Transcaucasie, il était resté sur le carreau et après la fête nocturne plusieurs dizaines de morts, sans compter ceux qui avaient été mutilés ou blessés.

La procession. — Les balafrés. — Blessures volontaires. — Les derviches. — Le mannequin de l'imam. — Un incident burlesque du drame.

Une procession immense sort de la ville, escortée par toute la population, qui se range dans la prairie pour assister à la représentation du dernier acte du drame sanglant des bords de l'Euphrate.

Mêlé à la foule, sur la place publique, j'attendais l'heure du spectacle, peinture vivante d'un fanatisme et d'une sauvagerie qui n'est plus de notre temps.

Des cris prolongés de Gousseim ! Gousseim ! annoncèrent l'approche de la procession qui est tous les ans la même.

En avant paraissent ceux qu'on appelle les *balafrés* (coupés, tailladés). Ce sont plusieurs centaines d'hommes, qui marchent sur deux rangs ; leur main droite porte un sabre dont le tranchant est tourné vers leur visage.

La peau de la tête de ces fanatiques est tailladée par ces sabres, le sang ruisselle des plaies ; la figure est comme voilée par un sang rouge foncé, qu'a coagulé la chaleur du soleil : on ne voit que le blanc des yeux et les dents blanches sous ce masque de sang figé goutte à goutte

Chacun d'eux est revêtu d'un drap blanc empesé pour que le sang ne coule point sur leurs vêtements : il ruisselle en telle abondance qu'ils en sont comme inondés des pieds à la tête.

Au milieu des rangs des *balafrés* marchent les principaux héros du jour, cherchant la gloire d'être comparés à Hossein lui-même en s'imposant des tortures. A moitié nus, ils se font des blessures à l'aide d'objets tranchants qu'ils s'enfoncent dans la chair. Sur la face ils portent une sorte de crénelure, semblable à celle d'une couronne, formée de petits pieux de bois qui entrent sous la peau du front et des pommettes, jusqu'auprès des oreilles, auxquelles sont suspendus de petits cadenas et de petits miroirs pliants. D'autres miroirs semblables sont attachés à leurs mains, à leur poitrine, à leur estomac par des crochets en fil d'archal qui les font pénétrer sous la peau. Sur la poitrine et sur le dos, les pointes de deux poignards formant la croix sont posés si près de la chair qu'il peut suffire du moindre mouvement pour qu'elles entament la peau. Aux côtés, deux sabres s'entre-croisent, dans des positions semblables. A l'extrémité de ces armes sont suspendues des chaînes en cuivre, ou de plus lourdes en fer, suivant la ferveur du martyr. Le corps de ces fanatiques est seulement couvert de minces baguettes